

Jean-Louis Bessière

Les Demoiselles

du

**CHEMIN DES
DAMES**

DRAME

PREFACE

Avant d'aborder la lecture de cette œuvre singulière, et par bien des aspects iconoclastes, le lecteur ne devrait pas faire l'impasse sur cette préface. L'action de ce drame, qui est une pure fiction, se situe en avril 1917, au moment du déclenchement de l'offensive Nivelle dans le secteur du Chemin des Dames. D'avril à juin des centaines de milliers d'hommes vont s'affronter, des dizaines de milliers y laisseront la vie. Cet ouvrage, pour lequel nous avons préféré la forme dramatique à celle du roman, raconte une histoire d'homme, en un lieu dont la toponymie singulière est une évocation quelque peu mystérieuse de la femme. L'un des ouvrages consacrés à cette bataille, que nous avons consulté, s'intitule à juste titre : « les Fantassins du Chemin des Dames.¹ » Qui sont ces demoiselles que nous avons situées, de façon si singulière, sur ce champ de bataille ? Des combattantes ? Il est notoire, cependant, hormis les services de santé et d'intendance, sur les lignes arrière, qu'il n'y avait pas de femmes sur les champs de bataille, pas de femmes soldates, pas de femmes officiers.

L'objectif de cette préface n'est pas d'exposer l'intrigue, qui va se nouer au fil des pages, mais de montrer que cette œuvre a été conçue au confluent de trois faits historiques, indépendants les uns des autres. Le premier, le plus évident, c'est la grande guerre et cette bataille, parmi les plus âpres du conflit, les plus inutiles, une bataille

¹ R.G. Nobécourt éditions Albin Michel

perdue par l'armée française, à peine engagée, mais qui s'est prolongée sans raison.

Le deuxième fait historique est à l'origine de ce nom si plein de charme de « Chemin des Dames ». Il le doit aux filles de Louis XV. Le Bien Aimé eut huit filles, pour la plupart mortes en bas âge ou dans la fleur de l'âge. Adélaïde et Victoire, qui seules survécurent à l'ancien régime, rendaient visite, de temps à autre, à l'une de leurs amies, dans son château de La Bove, situé sur les hauteurs entre l'Aisne et l'Ailette. Pour le confort des princesses leur hôtesse, Madame de Narbonne, avait fait aménager le chemin qui traverse le plateau. La tradition locale a conservé, avec le nom de Chemin des Dames, le souvenir de ces voyages en carrosse.

Le troisième événement, qui a nourri cette œuvre, est généralement passé sous silence dans nos livres d'histoire, exceptée l'histoire régionale. Il s'agit de « la Guerre des Demoiselles », qui eut lieu en Ariège de 1829 à 1832. Quelques centaines de paysans révoltés s'habillaient en femmes, pour attaquer les propriétaires fonciers qui les avaient spoliés et les gendarmes qui les protégeaient.

Chacune de ces sources a nourri notre propos. Qui sont nos demoiselles ? Des soldats, des princesses, le peuple en armes qui ne serait ni masculin ni féminin ? Elles sont tout à la fois hommes et femmes, ni hommes ni femmes. Le destin de ces êtres de chair et de sang qui ne sont plus « que pour avoir péri »² a été volontairement soumis au destin de ces créatures inutiles que furent les filles de Louis XV. Elles

² Louis Aragon

sont venues au monde dans l'indifférence la plus totale et la faucheuse les a reprises, l'une après l'autre, sans que le royaume en fût pour le moins ébranlé. Nos demoiselles portent les noms de ces princesses, elles entrent en scène dans l'ordre de leur naissance, elles disparaissent dans l'ordre de leur décès.

Alors que nous célébrons le centenaire de la grande boucherie, que le féminisme prend, en cette aube du siècle nouveau, une vigueur nouvelle, que des tabous millénaires tombent les uns après les autres, nous avons voulu raconter une histoire d'aujourd'hui, enchâssée dans la boue des tranchées, sous le déluge de feu qui fut le quotidien de nos aïeux, mais avec des personnes insolites, improbables. Où étaient alors les mères, les épouses, les sœurs ? A l'usine, aux champs, parfois transformées en bêtes de somme. Elles étaient dans les pensées de tous les instants de ces hommes qui ne vivaient qu'entre hommes. « Adieu toutes les femmes » chantaient ceux qui allaient mourir³. Elles étaient dans la guerre, par leur labeur, par leur présence invisible dont témoignent les innombrables lettres venues du front. Le Chemin de ces Dames fut un chemin de courage et de misère. Justice leur soit rendue.

³ La chanson de Craonne.

Quelque part sur le front, en avril 1917, dans le secteur du Chemin des Dames, après le déclenchement de l'offensive Nivelle. Sur un écran des images d'archives montrent des poilus courant de trou d'obus en trou d'obus pour s'abriter alors qu'ils montent à l'assaut.

Elisée/ Elisabeth - Henri/Henriette

Elisée/Elisabeth

« Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs... »

Henri/Henriette

« Maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. ! » Tu veux nous attirer la poisse ?

Elisée/Elisabeth

Fous-moi la paix. Il n'y a plus que Dieu, le bon Dieu pour nous tirer de ce merdier.

Henri/Henriette

Le bon Dieu ? Tu baves comme un enfant de chœur ! Et comment il va nous tirer de là ton bon Dieu ? Par le haut, avec ses petits anges, ou par le bas avec les diabolins ?

Elisée/Elisabeth

Fous-moi la paix. Trouve-toi un entonnoir.

Henri/Henriette

Celui-ci est assez grand pour deux. On y logerait toute la compagnie.

Elisée/Elisabeth

J'ai envie de chier, si tu veux tout savoir. J'aime bien la solitude pour ce truc-là.

Henri/Henriette

Tu as la trouille !

Elisée/Elisabeth

C'est pas la trouille, c'est les fayots.

Henri/Henriette

On n'a jamais dit des prières à cause des bulgares. Tu as la trouille.

Elisée/Elisabeth

J'ai envie de chier, c'est tout.

Henri/Henriette

On a tous envie de chier.

Elisée/ Elisabeth

Cherche-toi un autre coin, un entonnoir.

Henri/Henriette

L'artillerie n'en a pas encore creusé assez, pour tous ceux qui sont en train de se chier dessus.

Elisée/ Elisabeth

Même les boches ?

Henri/Henriette

Même les boches. Ils se chient dessus, dans leur froc ou le cul à l'air, à côté des copains, pour pas crever. Il leur arrive même de crever en se chiant dessus.

Elisée/ Elisabeth

Et moi je prie, comme ça j'oublie que j'ai envie de chier. « Le seigneur est avec vous et Jésus le fruit de vos entrailles... »

Henri/Henriette

Tes entrailles pleines de merde et tu vas en foutre partout si une rafale te coupe en deux, comme ça. (*D'un geste de la main il fait comme s'il se tranchait le ventre.*) Tiens, comme le gars qui est sorti de la tranchée juste devant moi. Un morceau qui a volé d'un côté un morceau de l'autre, toit déchiqueté. S'il n'avait pas fait le mariole, c'était pour moi. Il m'a sauvé la vie, ce con. J'espère que ton Saint Pierre en tiendra

compte. De toute façon sa ration de purgatoire il l'avait déjà bouffée.

Elisée/ Elisabeth

On l'a tous bouffée.

Henri/Henriette

Avec les fayots !

Elisée/Elisabeth

Ne parle pas de fayots, ça me fout des gaz !

Henri/Henriette

Va péter de l'ypérite sur les boches, tu auras la médaille.

Elisée/Elisabeth

Sainte Marie, le fruit de vos entrailles ! Et merde et merde et merde !

Henri/Henriette

Attends ! Y a une ferme, juste là, devant nous. Tu trouveras un cabanon au fond du jardin.

Elisée/Elisabeth

Une ferme, encore debout ? Sous ce déluge !

Henri/Henriette

Je ne sais pas pour le cabanon, mais il y a vraiment une baraque.

Elisée/Elisabeth

Attends-moi ici !

Henri/Henriette

Tu rêves. J'y vais. Au moins on aura le cul au chaud.
(*Henri entre dans la ferme, rejoint peu après par Elisée*)

Elisée/Elisabeth

J'ai cru que je n'y arriverais pas.

Henri/Henriette

Pourquoi, t'es constipé ?

Elisée/ Elisabeth

Ducon, va ! Elisée de Bayonne. Caporal au 208^{ème}. La Woëvre, la Champagne, Verdun, la Somme. Je les ai toutes faites. Et toi ?

Henri/Henriette

Henri.

Elisée/ Elisabeth

Henri, c'est tout ?

Henri/Henriette

Henri, simple troufion, sans sardine, ni banane .

Elisée/ Elisabeth

Ton régiment ?

Henri/Henriette

Je n'ai plus de régiment ! Décimé en sortant de la tranchée et le reste couché par les mitrailleuses avant d'avoir fait trois pas. Ça tirait de partout. Quand nos grenades faisaient taire un nid, il nous en sortait un autre, dans le dos. C'était comme si les fritz avaient poussé comme du chiendent. Je n'ai jamais vu un printemps aussi terrible.

Elisée/ Elisabeth

Aussi pourri ! Sale temps de merde. Et toi ?

Henri/Henriette

Moi, je ne sais pas. J'ai couru. Ça tombait à gauche, à droite, en gueulant, ou parfois sans un cri. On voyait voler des casques, avec un bout de crâne et moi je courais toujours, sans penser à rien, pour pas flancher. C'était comme si leur foutue offensive n'existait plus que pour moi. J'étais tout seul. Enfin, je crois. Mais je ne vais pas la gagner, leur putain de guerre, à moi tout seul. Foncez, ne vous arrêtez pas qu'il disait le capitaine. L'instant d'après, il avait cessé d'aboyer. Tu y crois, toi, au plan de ce Nivelles ?